

Chabenet (1946-1958)

Nous retrouvons mon grand-père Eugène (père de mon père) dans sa maison de Chabenet. L'échalote et l'ail qui sèchent dans le séjour arrachent des larmes à ma mère, pour qui l'installation à Chabenet n'est pas une partie de plaisir. Je pense que cette maison doit lui rappeler les rapports difficiles qu'elle avait avec sa belle-mère. Raison probable pour laquelle elle se faisait appeler Monique alors que son prénom était Françoise (le même que celui de sa belle-mère).



Eugène Gautier

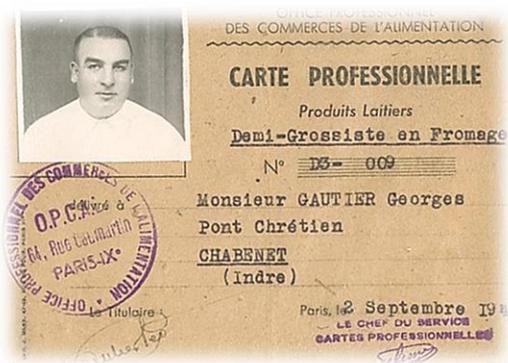
Mon père reprend l'activité exercée par sa mère : la vente de volaille, beurre, œufs et fromage. Il achète une Camionnette Citroën C4 avec laquelle il s'approvisionne en fromages aux laiteries de la région (Fongombault, Tournon St Martin, St Savin, Poulligny, etc.) et les revend aux épiciers.

Certificat d'immatriculation de mon Père

Il a cinq « tournées » :

- Le lundi : La Châtre et sa région,
- Le mardi : St Marcel, Argenton, Chasseneuil et Saint Gaultier
- Le mercredi : Clui, Neuvy, Orsennes.
- Le jeudi : Eguzon, Celon
- Le vendredi ou le samedi est consacré au réapprovisionnement

Il va rapidement abandonner la volaille et les œufs pour se concentrer sur le beurre et les fromages. De cette activité volaille il reste une cage en osier utilisée comme coffre fourre-tout à notre maison du Pont.



Ce commerce va nous permettre de vivre confortablement cette période d'après-guerre. C'est la période des tickets de rationnement et je ne me souviens plus des détails, mais mon père a quelques ennuis avec la commission de ravitaillement, difficultés qu'il contourne en faisant faire, pendant quelques semaines, ses tournées par l'un de ses amis d'Argenton M.Clément (il habitait la grande maison située en face de l'entrée du stade des Marais).

En 1953 mon père se présente aux élections municipales et se fait élire conseiller, il le restera pendant 20 ans. Fernand Gaultier est maire et tous les deux achètent le même motoculteur : un Bouyer fabriqué à Tomblaine.



Dans cette équipe municipale, M.Montesse est l'un des initiateurs et le réalisateur du petit document sur la commune, illustré des photos prises par Jacky Cuignière. Contrairement aux indications portées dans la préface rédigée par Raoul Bouchetal, Fernand Gaultier, M.Jamet et Raymond Lamort n'ont pas été les seuls contributeurs, M.Montes, mon père et bien d'autres ont participé à l'élaboration de ce document.

Mon grand-père s'occupe des vignes et c'est sans entrain que je l'aide dans ses travaux agricoles.

- Au mois de février/mars : la taille de la vigne et le ramassage des sarments coupés
- juin/juillet : la taille des branches de vigne à la cisaille.
- Août/septembre : l'arrachage des pommes de terre.

— Octobre : les vendanges, une occasion pour se rassembler, car pendant deux semaines nous vendangeons nos vignes et celles des voisins.

Mon grand-père et mon père cultivent presque un hectare de vigne ; un morceau aux essais (près de la route du lac) deux morceaux à l'arrachis, et un morceau au Pont-Chrétien. Ces vignes produisent une « piquette » en quantité suffisante pour couvrir la consommation annuelle, mais elle est quelquefois tellement « piquette piquante » qu'il faut s'accrocher à la table pour l'avalier.

— de novembre à janvier, c'est le bois que nous coupons au gué aux loups. Nous allons à pied abattre les arbres à la hache et au « citon » (passe-partout). Environ cinq cordes (15 mètres cubes) ce qui nous permet de passer l'hiver et c'est Brissaud de St Marcel qui nous le rentre avec son tracteur. Nous l'entassons dans une cabane adossée aux anciennes écuries dont il ne reste maintenant qu'une partie des murs.



Ma mère bretonne catholique non pratiquante est du même pays que le curé Lemoal. Je suis donc enfant de chœur jusqu'à ma communion et je suis élève assidu des cours de catéchisme.

Le curé Lemoal est un vrai honnête homme, il collectionne les soldats de plomb et en possède des milliers. Il vit avec sa sœur et son neveu dans le presbytère accolé à l'église aujourd'hui bibliothèque municipale et maison des associations. Je passerais beaucoup de temps à jouer avec son neveu (? Siéger) et l'armée de soldats de plomb de son oncle.

Chaque année le curé Lemoal mobilise tous ses élèves pour faire la crèche. Elle est « monumentale », car elle occupe toute la partie droite de l'église ou se trouve l'autel de la Sainte Vierge. Il y dispose une partie de ses soldats qu'il fait descendre, au travers d'un décor de montagne et de plaines, réalisé au papier kraft, vers le berceau de l'enfant Jésus. On vient de tous les environs pour voir la merveilleuse crèche du Pont-Chrétien.

Vers 1949/50, le curé Lemoal organise une mission catholique ; deux pères venus d'ailleurs officieront pendant plusieurs semaines. Témoin de cette mission une grande croix de bois faite par mon cousin menuisier Camille Pichonnet.

Cette croix bénie en l'église du Pont sera portée par les gens du village jusqu'à l'endroit où elle se dresse toujours, 200 m avant le cimetière à droite en direction d'Argenton





À douze ans, je fais ma communion solennelle et mon parrain, Georges Fauvet, meilleur ami de mon père et qui tient un café à Conflent Saint Honorine, m'offre une montre. Je ne ferai que ma communion et je ne renouvelerai pas.

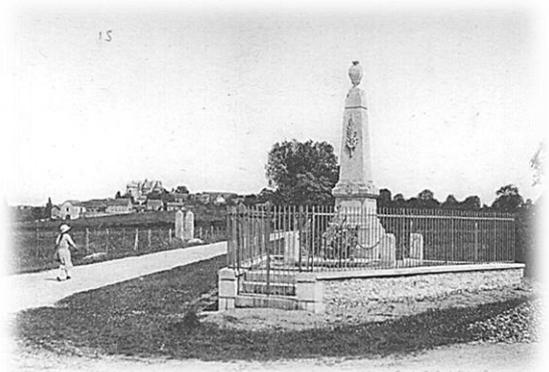
**Les gens du village
(Au premier rang les Gasparotto)**



Le curé Lemoal & ses enfants de chœur (je suis le 4^e au 1^{er} rang en partant de gauche)

De ma période enfant de cœur, je me souviens aussi de ces interminables cérémonies du 11 novembre, pendant lesquelles le curé lisait la liste de tous ceux qui étaient morts à la guerre 1914-18 et 1939-45 et où nous répondions en cœur à l'énoncé de chaque nom : « Mort pour la France ».

Le monument aux morts n'était pas dans le cimetière, mais était construit au croisement de la route de Chabenet et d'Argenton (à l'emplacement du rond-point actuel)

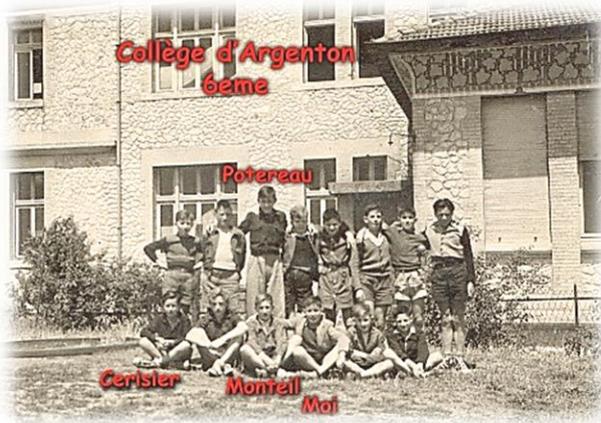


La vie quotidienne était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. L'électroménager n'existait pas et c'est à la main que ma

mère faisait la lessive et la vaisselle . Les toilette étaient au fond du jardin et une fois par an mon père les vidait et étendait leur contenu dans le jardin. Nous changions de linge de corps une fois par semaine Nous étions des privilégiés car nous avons une douche, mais dans la majorité des foyers, la grande toilette ne se faisait qu'une fois par semaine.



Je commence ma carrière scolaire à l'école de Pont chrétien, dans la classe de Mme Jamet. Assez doué, mon père insiste pour que je rentre en 6e, à onze ans, à la fin du 1er trimestre.



En cinquième au collège d'Argenton

Cette entrée prématurée ne sera pas une réussite, car malgré les cours de latin donnés par l'instituteur du Pont-Chrétien qui remplace M.Jamet, je redoublerai. Orienté en technique (la section des nuls) j'apprends, le métier d'ajusteur. Pas vraiment brillant je monte d'une classe Chaque année.

Je suis en troisième lorsqu'en mai 1954, la bataille de Diên Biên Phu se termine par une retentissante défaite française. Nous en suivons l'évolution et commentons les conséquences probables dans la cour du collège.

Diên Biên Phu, bataille décisive de la guerre d'Indochine opposa les français et les forces communistes vietnamiennes du Viêt-minh dans la plaine encaissée de Diên Biên Phu, située au nord-ouest du Viêt Nam, près de la frontière avec le Laos. Cette bataille, dont le Viêt-minh sortit vainqueur, marqua la fin de la guerre (1946-1954), mais aussi celle de l'hégémonie française en Indochine. Elle aboutit, lors des accords de Genève, à la partition du Viêt Nam en deux États distincts.

En novembre 1953, les Français avaient renforcé leur garnison de Diên Biên Phu pour empêcher le Viêt-minh de prendre le contrôle du nord du Laos et de la vallée du Mékong. Leur camp retranché était stratégiquement relié aux villes d'Hanoï et de Luang Prabang, alors capitale du royaume du Laos. Le 13 mars 1954, les armées du Viêtminh, dirigées par le général Võ Nguyên Giáp, entamèrent le siège du camp français commandé par le colonel de Castries. Les Français, qui ne pouvaient être ravitaillés que par voie aérienne, résistèrent des mois durant. La base fut finalement investie par le Viêtminh le 7 mai 1954, les 15 000 Français capitulèrent et le gouvernement français de Pierre Mendès France négocia un cessez-le-feu.

Les accords de la conférence de paix internationale de Genève, signés le 20 juillet 1954, mirent fin au conflit. Selon leurs termes, les Français abandonnèrent le contrôle de tout le territoire vietnamien. Le Viêt Nam fut en outre partagé en deux États distincts, au nord et au sud du 17e parallèle, la partie septentrionale devenant une répu-

blique communiste gouvernée par Hô Chí Minh, la partie méridionale, après la déposition de l'empereur Bao Dai, une république bénéficiant du soutien américain.

Cette bataille fut le début de la décolonisation française et j'ignorais que bien malgré moi, j'allais y prendre part.

Jusqu'à la seconde, à la fin de laquelle je passe mon CAP et loupe la première partie du B.E.I., je ne suis que tout juste moyen. Je redouble la seconde, et là je deviens vraiment très bon. Je réussis la première partie du B.E.I. et l'année suivante la seconde partie. Le suspense durera jusqu'à la cession de septembre, car je fais une mauvaise interprétation du schéma et la pièce complexe que je réalise, qui nécessite une semaine de travail au tour, à la fraiseuse, à l'étau-limeur et à la main, ne peut pas se monter.

Époque où le chômage n'existe pas, avant les examens, défilent au collège, tous les constructeurs automobiles pour vanter les mérites de leurs sociétés : perspectives de carrière et avantages sociaux. Avec Gérard Geneviev camarade de promotion, nous choisissons Citroën.

Avant de passer l'examen, nous savons qu'en octobre, nous sommes embauchés comme stagiaires à l'usine de St Charles Paris XV^e. L'obtention ou non du diplôme déterminant le niveau du salaire d'embauche.

J'ai pour amis, Jean Claude Robert dit Titi, le fils adoptif de Mme Hofer, voisine occupant la maison d'en face de celle de mes parents. Bretonne elle aussi et qui plus est du même endroit que ma mère.

Elle a trois filles, Odette (divorcée mère de Michel Belot), Berthe (mère d'Aline, Janine, Serge, Nicole et René) femme de M.Duris et Zita tante d'Aline qui est à peu près du même âge qu'elle.



Titi & sa sœur Zita

Nombreuses sont les anecdotes concernant ma mère et la « mère Hofer ». Elles se fâchaient aussi vite qu'elles se réconciliaient. Quelquefois le curé breton (Lemoal) intervenait comme médiateur, mais ces brouilles passagères ne duraient jamais.

Un jour Mme Hofer décide de tuer un canard. Elle installe le billot au milieu de sa cour, s'arme d'un couperet, saisit le canard, lui pose la tête sur le billot et vlan!... D'un seul coup lui tranche le cou et se coupe le bout du pouce. Sous la douleur elle lâche la bestiole qui, décapitée, se met à courir dans la cour en battant des ailes à qui mieux mieux, Buc mon chien, qui assistait à la scène, se précipite et mange le bout de pouce avant de se saisir du canard qui agonise. Ma mère intervient, arrache le volatile de la gueule de Buc et porte secours cette pauvre femme qui se désole. Aucune greffe possible, car le bout de son anatomie manquante est dans l'estomac du chien !

Titi fera la connaissance de sa femme dans un bal parquet très populaire à l'époque. Après avoir réussi le CAP d'ajusteur, il rentrera dans la gendarmerie où il fera carrière à Issoudun.

Zita sa demi-sœur passera un CAP à l'école ménagère d'Argenton, trouvera un emploi à la base américaine de Châteauroux où elle fera la connaissance d'un américain qu'elle épousera pour aller vivre aux États-Unis.

Il y a aussi Pierrot et Jean Pierre, les copains du milieu du village avec lesquels, de 14 à 18 ans je passerais la plus grande partie de mon temps.

Jean Martinat, Jacquot Antigny, Monique Marandon, les Parisiens qui reviennent à chaque vacance scolaire chez leurs grands-parents. Il y a aussi les grands, ceux qui nous précèdent de quelques années : Michel Lehédois et Jeannette Laverdant, Jacky Garnier, Jeannot Taupin, Gégé Marandon et ses sœurs Janine et la P'tite tcheusse : Colette, la petite Marie et la p'tite renée, les sœurs Pernin.

Pendant toutes ces années, avec Jean Pierre, nous ferons les trajets Chabenet collège d'Argenton, en Vélo (plus de 20 km par jour). Étant en technique les séances d'atelier sont souvent l'après-midi, je ne sors du collège qu'à 19 h et l'hiver je rentre de nuit ; quelquefois je rencontre mon père qui lui revient de tournée, ce qui parfois me vaut de sérieuses réprimandes, car je n'ai pas toujours d'éclairage. La circulation automobile n'a rien à voir avec celle que nous connaissons maintenant.

En ces années cinquante, à Chabenet, les voitures sont rares ; en possèdent une le boulanger Prot dit Capitaine, le père de Pierrot Jean Tissier employé de banque et dont la femme Élise est institutrice, Pierre Boucheau (grand-oncle de Pierrot), et le père de Jean Pierre fonctionnaire des indirects).

La télévision fait ses débuts et mon père est dans les premiers à faire l'acquisition d'un poste Schneider acheté chez Touratier à Argenton (il passera des heures à bricoler l'antenne pour essayer d'améliorer la réception). Nous y voyons, entre autres, les Jeux olympiques d'hiver de Cortina d'Ampezo en Italie.

À la maison, seules deux pièces sont chauffées, la cuisine par la cuisinière et le séjour par un poêle à bois. Il n'est pas rare que le matin, une fine pellicule de glace couvre l'intérieur des vitres de ma chambre. Je ne me souviens pas d'avoir eu froid., mon père achète, au salon des arts ménagers à Paris, une machine à laver le linge et un aspirateur.

À l'époque des salons (auto ou arts ménagers), nous rendons visite chaque année en camionnette, à ma grand-mère bretonne, aveugle et ne parlant que le breton vivant chez ma tante Marie au Chesnay. Je n'ai jamais compris ce que me racontait ma grand-mère, car elle ne parlait que le breton, ma mère avait du mal à dialoguer avec elle, car elle avait partiellement oublié sa langue natale.

Mon père profite de ces visites au Chesnay pour aller à Paris aux halles et revient la camionnette chargée de fromages, ma sœur et moi assis sur les caisses. Il nous fallait plus de 4 heures pour regagner Chabenet, car la seule portion d'autoroute était celle de l'ouest et elle s'arrêtait là où elle s'arrête toujours en 2006, avant Trappes. Nous passions le temps à l'arrière de la camionnette en regardant la collection de prospectus ramassée lors de nos visites aux salons.

Je n'ai que peu de souvenirs d'enfance communs avec ma sœur, sans doute parce que nous avons 7 ans de différence. Cependant en regardant les photos prises par Pierrot, Annie fait souvent partie de notre groupe d'adolescents.



Nous partons rarement en vacances, mais par deux fois, je me souviens de voyages en Bretagne, où à Scrignac, nous retrouvons le côté breton de la famille, les oncles, les tantes, les cousines et les cousins germains ; nous construisions des cabanes en fougère et trouvions tous, ces séjours trop courts.



**En vacances en Bretagne St Malot
1947**

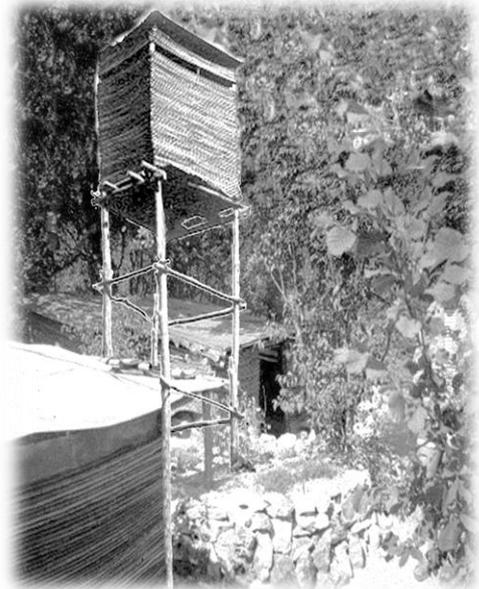
En 1955 ou 56 je passe un mois de vacances à Scrignac dans la maison de ma grand-mère, en compagnie de ma cousine Annick et de mon futur cousin Yves Lefoll son fiancé. Je garde un souvenir ému du nez à priser de la grand-mère d'Yves, de nos parties de palais dans le court couvert en face de l'unique bistrot du village et de nos parties de dominos ou j'ai réalisé que ce jeu qui paraît enfantin ne l'est pas tant que ça.

Le temps que je ne passe pas au collège je le passe avec Jean Pierre Caux et Pierrot Tissier à construire une cabane dans les bois de Chabenet. Nous coupons des branches noisetiers que nous assemblons à l'aide de pointes sur une armature de poteaux d'acacia. Une partie de notre argent de poche sert à l'achat de pointes.

En 1957, notre cabane comprend 2 pièces reliées par un souterrain et surmontée d'un mirador.

Passant tout notre temps dans les bois, au village nous souffrons d'une réputation lamentable. Nous intriguons les gens qui se demandent ce que nous pouvons bien faire de notre temps.

Je dois beaucoup à Jean Pierre de ma « Culture générale » élémentaire. C'est en clouant des triques de noisetier les unes sur les autres que je fais connaissance avec la philosophie et les grandes questions qui hantent l'humanité.



La cabane

Les américains, présents à la base OTAN de Châteauroux occupent nombre de maisons alentour. À Chabenet ils sont plusieurs familles avec lesquelles nous sommes en contact.

Petite-fille de Mme Hoffer (la voisine de mes parents) Aline Da Costa (demie sœur de Zita), aide-ménagère à la clinique Fabre d'Argenton, se joint à nous en 54 et devient la copine de Pierrot.

Juin 1954



Aline Da Costa

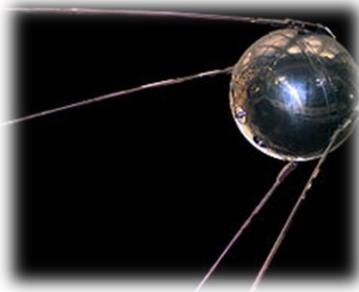


Pierre Tissier, moi et Jeannette

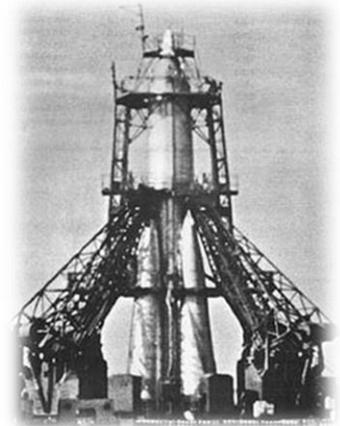
En 1957 mon père m'achète un fusil chez l'un de ses clients, épicier à Chassignole près de La Châtre. Avec Pierrot nous passons quelques soirs à l'affût, de préférence dans les endroits où la chasse nous est interdite. Sur la commune voisine de Saint Marcel ou dans la propriété de M.Fruchon à la forêt.

C'est cette année-là que nous apprenons le lancement par les Russes d'un satellite qui tourne au-dessus de nos têtes. Cette annonce me paraît incroyable et je me souviens de notre étonnement à l'écoute des Bip... Bip... Bip du premier sputnik.

Le programme Spoutnik commence le 4 octobre 1957, avec le lancement de Spoutnik 1, qui pèse 83 kg. Le nom complet du satellite est « Compagnon de voyage de la Terre » et son nom officiel « satellite 1957 alpha 2 »¹.



Exploit technique tout autant que fantastique coup de propagande durant la guerre froide, ce lancement était surtout destiné à tester sa fusée porteuse, la R-7 8K71PS Semiorka conçue par [Sergueï Korolev](#) qui fut tirée depuis le cosmodrome de Baïkonour. Placé sur une orbite dont les altitudes initiales du périégée et de l'apogée étaient de 225 et de 947 Kilomètres, Spoutnik-1 effectuait une révolution en 96 minutes. Mais la faible altitude de son périégée l'a fait rentrer



La R-7 sur son aire de lancement

¹ Encyclopédie Universalis

dans l'atmosphère où il s'est consumé le 4 janvier 1958.

SECRETARIAT D'ÉTAT
AUX FORCES ARMÉES " TERRE "

N° 195494

4^e Région Militaire

SERVICE
DE L'ENTRAÎNEMENT PRÉPARATOIRE
ET DES RÉSERVES

ATTESTATION
(Référence : I. M. n° 200 E.-M. A. - B. R. E. H. / R.
du 18 janvier 1955)

Le jeune (1) **GAUTIER Alain**
né le **29.7.39** à **Juchon (Hte Garonne)**
a obtenu le (2) **B.A.P.P. 272** (134 points)
B.P.M.E. (138 points)
C.A.P.M. N° (138 points) **M. Passade**

Session d'examen 1957 passée le **11 mai 1957** à **Argenton / Centre**

A CHATEAUBROUX, le **24 MAI 1957**

Le Commandant du Détachement
Départemental N° 5419
LE COMMANDANT

(1) Nom et prénoms en capitales.
(2) Rayer les mentions inutiles.

Jean-Pierre et moi nous suivons la PMS (préparation militaire supérieure) à Argenton et dans le cadre de ces activités nous visiterons Neuvy Pailloux (usine de reconditionnement des matériels militaires [qui existe toujours] et le musée des trois guerres à Dior [maintenant fermé]. Cette préparation me rapportera cinq jours de permission lors de mon service militaire

De temps en temps j'aide mon père à faire ses tournées et prends mes premières leçons de conduite au volant de sa 203 [immatriculée 815M36] sur les lignes droites de la route de Bouesse à Argenton. Il gardera cette voiture pendant près de vingt ans (jusqu'à la fin de son activité de commerçant et lui feront faire plusieurs centaines de milliers de kilomètres.

Jean Pierre rencontre Marie-Thé dont le père était gendarme à Versailles et qui prenant sa retraite revient vivre au pays.



Fevrier 58

Jean Pierre Caux, moi, Jacquot Antigny,
Pierrot Tissier & Aline Dacosta

Nous passons nos derniers moments dans cette cabane où nous dépensons nos quelques économies (pour l'achat de pointes que nous consommons par kilos).

De nous trois seul Pierrot a de l'argent. Il est le seul à avoir les moyens de faire des photos et de les développer. Il possède un tourne-disque la voix de son maître et peut s'acheter des disques. Années 1955/1956 /1957/1958 où nous écoutons Elvis Presley, Pat Boone, Harry Belafonte, Richard Antony et les Platters sur l'électrophone de Pierrot installé dans ce que nous appelons la grande salle de la maison Tissier à Chabenet.



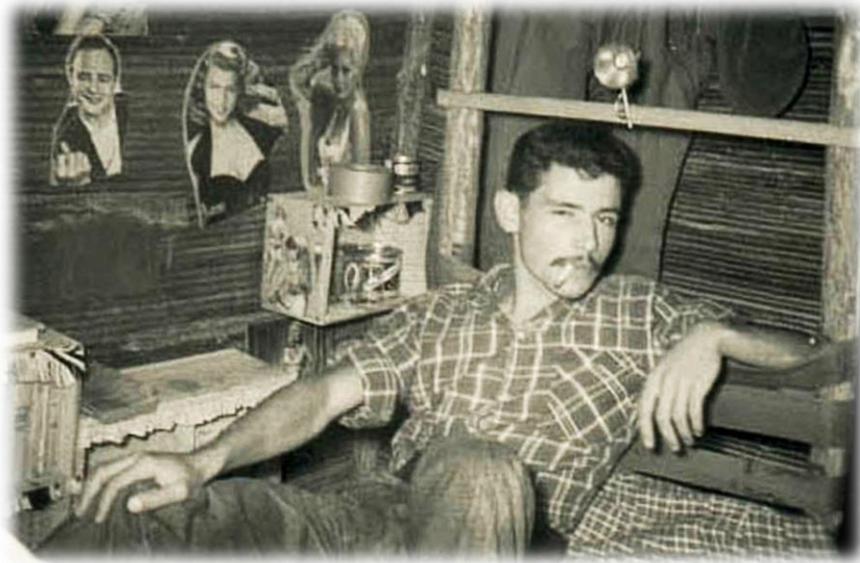
De gauche à droite : moi, Aline dans les bras de Pierrot et Jean-Pierre. Nous sommes au gué du Boutet avant la construction de la passerelle

Nous assistons à la naissance puis à la montée en puissance du Rock & Roll. Nous ne pouvons nous douter, à l'époque que ce type de musique tiendrait aussi longtemps et deviendrait « classique. Je termine ma dernière année scolaire et passe la deuxième partie du Brevet industriel. Pendant toute cette année, j'ai été le meilleur et quelques-unes des pièces que j'ai réalisées sont exposées dans la salle de réception du collège près du bureau directorial. Je ne me fais donc pas trop de soucis. À tort, car comme décrit plus haut je dois tout repasser en septembre. Je me gâche ainsi les dernières vacances scolaires et mon dernier été d'insouciance, car en septembre je dois tout repasser.



De gauche à droite : Moi, Jean-Pierre et Pierrot.

Jean Pierre réussit son BAC Philosophie et décide de faire une carrière militaire et de tenter l'entrée à St Cyr. Suivant les conseils d'un appelé il limite son premier engagement à trois ans.



Jean Pierre dans notre cabane

En fin d'été 58, Pierrot et moi avons la « bonne idée » de mettre dans son cendrier (une boîte de nescafé), une petite quantité de poudre utilisée dans les cartouches de fusil, pensant qu'il ferait tomber la cendre et que la poudre en s'enflammant lui ferait peur. Nous ne pouvions imaginer qu'il mettrait ses doigts dans la boîte... à quelques semaines de rejoindre l'armée, il se brûle assez gravement la main ; fort heureusement, cela ne laissera aucune trace et ne remettra pas en cause la date de son incorporation en septembre. C'est probablement la plus grosse « connerie » que nous ayons faite pendant toute notre adolescence.

Je repasse en septembre la totalité des épreuves du brevet et cette fois je ne me loupe pas et suis reçu. Ce succès me permet d'être embauché chez Citroën avec un salaire un peu plus élevé.

De nous trois, seul Pierrot reste à Chabenet pour continuer à vivre des rentes de ses parents.